

La Poste, un musée pour faire société

ENTRETIEN AVEC ANNE NICOLAS, PROPOS RECUEILLIS PAR EMMA NOYANT

Arrivée à la direction du musée de La Poste au moment même de sa réouverture en novembre 2019, Anne Nicolas hérite d'un écrin qu'un chantier de plusieurs années a largement restructuré. Mais si l'établissement a vu le jour en 1946, c'est à la vie de six siècles d'histoire postale que représentent les collections qu'elle doit veiller, avec la préoccupation de collecter les témoins de son évolution présente, notamment par l'art.

Emma Noyant : Depuis sa création, le musée de La Poste n'a cessé d'évoluer. Labellisé « Musée de France » en 2000, c'est à la fois un musée d'entreprise et de société. Cette concomitance demande peut-être à être explicitée...

Anne Nicolas : C'est vrai qu'il y a peu de musées sur notre territoire qui soient à la fois musée d'entreprise et Musée de France. Nous appartenons au groupe La Poste, mais nous avons également des obligations vis-à-vis du ministère de la Culture, en tant que Musée de France – notamment celles de s'appuyer sur un service de politique des publics, avec une attention soutenue donnée aux publics prioritaires, et sur une conservatrice en

chef du patrimoine qui est garante de la qualité et du professionnalisme avec lequel nous conservons et valorisons nos collections. C'est un enjeu important que de faire coexister ces deux dimensions avec harmonie. Faire vivre un musée d'entreprise, c'est servir la stratégie d'un groupe et son image, mais il faut aussi trouver la bonne distance pour qu'il reste un établissement culturel à part entière, reconnu par ses pairs. Le musée de La Poste a été à l'initiative d'un réseau d'entités muséales liées à des entreprises françaises, comme Michelin, La Vache qui rit, l'AP-HP ou encore la Monnaie de Paris. Dans le même temps, donc, nous sommes en relation constante avec le ministère de la Culture qui est représenté au sein de notre comité d'orientation, une instance dont je compte bien réaffirmer le rôle afin de faire vivre au mieux les différentes facettes du musée.

Et il y a donc la notion de « musée de société ». À quoi correspond-elle pour vous ?

Vous touchez là une autre particularité. Le musée de La Poste est un musée de société dans le sens où ses collections postales et historiques permettent de



Fac-similé d'un véhicule hippomobile postal dans le Totem, musée de La Poste.

J.-F. Michel.
Envoi contemporain fantaisiste.
1998, collage sur chaussure.
Musée de La Poste, Paris.



raconter l'évolution de la société française. C'est aussi un musée technique, puisqu'on y parle d'évolution des technologies – en particulier des transports et des télécommunications. C'est également un musée philatélique puisque nous sommes le gestionnaire pour l'État du dépôt obligatoire des archives de fabrication des timbres-poste. Enfin, c'est un musée artistique, dimension que nous souhaitons continuer à faire vivre, grâce notamment à nos expositions temporaires, comme en ce moment celle intitulée *Rêver l'Univers*. Dans le parcours permanent, c'est peut-être cette dimension qui a le plus bénéficié de la restructuration du musée, avec l'un des trois plateaux entièrement consacré à « La Poste, l'Art et le Timbre ». On y découvre

la manière dont l'univers postal inspire les artistes, comme Claude Viallat ou ceux issus du street art – notamment C215 lorsqu'il s'approprie une boîte aux lettres –, mais aussi des collections liées au mail art. Histoire, citoyenneté, philatélie, art... nos collections ont de multiples facettes qui font toute la richesse de notre identité.

Ces diverses facettes correspondent-elles à une segmentation des publics ? Et que mettez-vous en place pour les amener au musée ?

Sur ce plan, le musée a par exemple développé de vrais savoir-faire pour accueillir des jeunes publics. Nous recevons des groupes scolaires dans la semaine, des centres de loisirs pendant les vacances, et beaucoup de familles. Cela représente un bon tiers de notre fréquentation. Souvent, les objets et les œuvres exposés créent la surprise ; chacun peut y retrouver des éléments qui font écho à son vécu – ce peut être l'almanach de nos grands-mères, les lettres au Père Noël, les cabines téléphoniques, etc. Cet aspect patrimonial, qui parle à tous, fonctionne très bien. Quant à la dimension artistique, elle nous permet d'intéresser des personnes qui sinon ne penseraient pas spontanément au musée de La Poste. Contrairement à certaines idées reçues, le timbre n'est donc pas la seule ressource du musée. Et de fait, son approche muséographique en matière de philatélie est plutôt tournée vers le grand public. Pour autant, le musée va rouvrir l'an prochain un centre de ressources scientifiques pour l'univers postal et philatélique, et nous accueillerons je l'espère beaucoup de chercheurs.

Quelle place occupent les artistes dans la création des timbres ?

Le grand tournant en la matière date du début des années 1960 : avant, l'art était présent, mais discrètement en quelque sorte, comme dans la fameuse représentation de la *Semeuse* de Courbet. Mais en 1961, André Malraux, alors ministre des Affaires culturelles, a souhaité favoriser la reproduction d'œuvres

D'après le dessin d'Auguste de Saint-Aubin et Jean-Baptiste Tillard (graveur). *Petit savoyard présentant une lettre*. Après 1850, gravure au burin. Musée de La Poste, Paris.



d'artistes sur ce petit format populaire, afin qu'un maximum de Français puisse les découvrir. Dans le musée, on peut les admirer dans le vaste espace du panorama des timbres. Parmi mes préférés, celui de Joan Miró, premier artiste vivant auquel La Poste a passé une commande spéciale en 1974. Suivront Arman, Manessier, Dewasne ou encore Soulages. En sa qualité de président de la Commission des programmes philatéliques, le PDG de La Poste, Philippe Wahl, a souhaité que le programme philatélique officiel soit particulièrement attentif à la parité, avec une présence des femmes plus significative, et qu'il fasse une plus grande place aux artistes contemporains. Ainsi, depuis quelques années, des commandes sont systématiquement passées à des artistes contemporains, comme Valérie Belin, ou dernièrement Fabienne Verdier, dont l'œuvre qui a servi à la réalisation du timbre est entrée dans les collections du musée.

Concernant vos acquisitions, quelle en est la politique ?

L'un de nos enjeux prioritaires est d'inscrire ce musée historique dans le monde contemporain – et pas seulement dans sa dimension artistique. Il s'agit aussi d'intégrer dans nos collections des éléments qui témoignent des transformations de La Poste. Pour ce faire, nous avons par exemple récemment organisé une collecte autour de la « Mémoire du confinement » auprès de toutes les directions du groupe, afin de garder une trace de la façon dont les postiers se sont adaptés à cette situation inédite. Dans quelques années, ces « témoignages » se retrouveront sans doute dans les collections permanentes ou dans des expositions temporaires. Concernant les acquisitions, notre Société des Amis du musée est très active à nos côtés. Elle nous aide à enrichir les collections historiques avec par exemple un tableau complétant une série d'un artiste sur un facteur, un uniforme

de facteur particulier, un jeu d'enfant en lien avec La Poste, etc. Nos collections sont déjà très riches, mais nous sommes toujours à l'affût d'une pièce originale.

Vous parlez de pièces du musée qui trouvent un large écho chez les visiteurs, y en a-t-il une qui soit particulièrement iconique ?

Parce qu'elle touche à l'enfance, la paire de bottes de postillon, ou bottes de sept lieues en référence au Petit Poucet, parle à tout le monde. Elle incarne la poste aux chevaux, annonçant la naissance d'un réseau postal sur tout le territoire : cette paire de bottes est donc porteuse d'une dimension historique mais aussi d'un patrimoine plus immatériel de la société française, d'un imaginaire collectif. Se laisser surprendre et faire le lien avec l'histoire de France et l'évolution de notre pays : c'est ce que nous proposons à nos visiteurs. ■



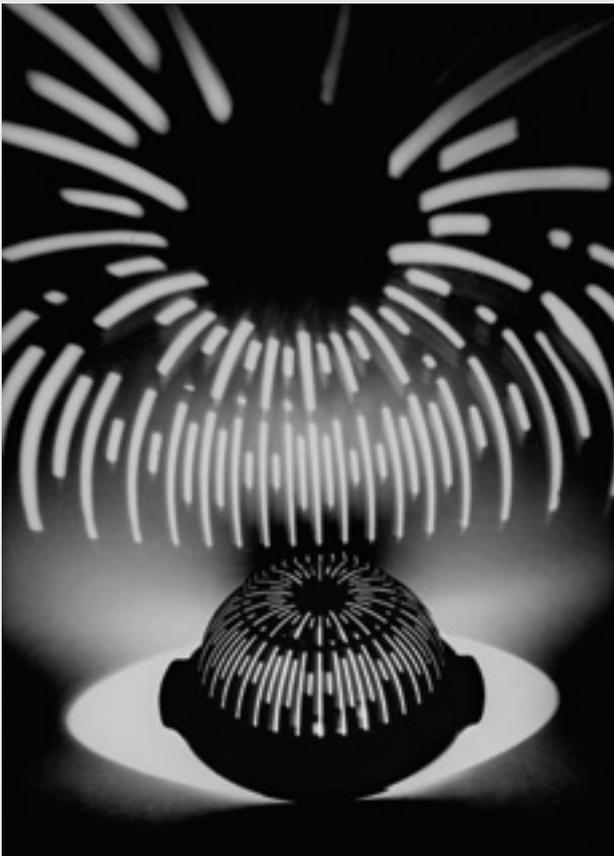
Joan Miró.
Maquette du timbre-poste.
1974, gouache sur papier.
Musée de La Poste, Paris.

Au musée de La Poste, l'Univers en douze constellations

Alors que le public redécouvrait le musée de La Poste fin 2019, sa première exposition temporaire célébrait l'événement en s'axant fortement sur ses collections, retirées aux regards le temps du chantier. Cécile Neveux, commissaire attachée à l'espace créé lors de cette refonte pour accueillir les expositions, s'éloigne cette fois de l'identité postale pour proposer un parcours autour du thème du Cosmos, exploré par douze artistes contemporains.

Rêver l'Univers s'ouvre sur ce qui se veut être un « sas de décompression » : plongés dans l'obscurité, les tracés de Philippe Baudelocque, pastel blanc sur fond noir, y dessinent un monumental entrelac de constellations à même un vaste pan de mur. Mais, bidimensionnalité oblige, l'on admire l'inventivité méti-

culeuse du dessin, l'entrecroisement des courbes, points et hachures révélant un univers – qui traduit en fait celui, intérieur, de l'artiste –, sans se sentir entre deux milieux différents. Parmi les images qui suivent, les photographies par Marina Gadonneix retiennent par leur rare poésie. Alors qu'elle était invitée en résidence au Centre national d'études spatiales, celle qui a fait de la documentation de la reconstitution scientifique l'objet de sa pratique s'est notamment penchée sur la collision de deux trous noirs. Sans « additif » plastique, si ce n'est le choix de montrer l'union de ces deux tourbillons en l'espace de trois prises de vue et le travail de reconstruction de l'image, sa série apparaît comme un défi à la création humaine dans sa compréhension des phénomènes cosmiques. Proposition où la retenue se conjugue également au merveilleux, la série *Infinities* de Thomas Brummett consiste en la superposition de prises de vue du télescope Hubble et de photographies au microscope d'éléments terrestres, tels que fleurs ou poussière. Métaphore des particules du ciel et de la terre s'amalgamant en un tout, le résultat place la vie terrestre au centre de l'Univers. Nicolas Baier se fait également demiurge fasciné par les questions d'échelles, avec son dodécaèdre sché-



Patrick Bailly-Maitre-Grand.
Passaire à photons.
2014, épreuve au chlorobromure
d'argent, 64 x 52 cm.
Collection de l'artiste.



Vue de l'exposition *Rêver l'Univers*, musée de La Poste, Paris, 2020.
Au premier plan : Œuvre de Vladimír Škoda.

matissant la structure du Cosmos, dont la forme ciselée sur un miroir invite à prendre place en son sein. Avec sa série *Cosmorama Recordings*, le jeune Hugo Deverchère calque lui aussi sa production sur l'outillage des astronomes, tirant ses cyanotypes à partir d'un procédé de captation infrarouge servant à observer des objets du « ciel profond », situés en dehors de notre galaxie. En parallèle de ces œuvres puisant dans la recherche scientifique, le parcours se fait plus directement poétique – voire d'une candeur facétieuse –, quand les photographies de Patrick Bailly-Maître-Grand l'inscrivent dans la suite d'un Méliès maître des illusions bricolées. Entre autres, Vladimír

Škoda présente *Kora*, une sphère basculant d'avant en arrière, devant un miroir concave. Créant par son reflet mouvant l'apparition d'une forme noire sur le miroir, celle-ci symbolise le mouvement de la gravité de l'Univers. « La chose la plus belle qui soit est le mystère de l'Univers... berceau de l'art et de la science », affirmait Einstein. Et le clou de l'exposition, la *Spatial Image Sculpture* de David Spriggs, est mu par ce beau soufflé. Cette simple projection de fines couches de peinture blanche à l'aérosol sur une stratification de pellicules translucides, comme l'hologramme d'un astre, ouvre l'espace de son exposition à un sentiment de vide intersidéral. ■ EN

Rêver l'Univers.

Musée de La Poste, Paris.

Du 2 septembre 2020 au 10 janvier 2021